

le monument, qu'on pouvait croire qu'elles en faisaient partie.

Des petits vitraux blancs, que le temps et les gamins avaient épargnés, faisaient, dans les ogives noircies, un effet des plus pittoresques. Qu'on ait bien soin de les conserver quand on réparera l'édifice, si jamais on le répare.

J'ai retrouvé dans Saint-Étienne, c'est le nom de cette cathédrale, un genre de vandalisme, non destructeur, il est vrai, mais qu'on peut nommer *additionnel*, et qui, depuis une dizaine d'années, tend à défigurer nos plus beaux monuments : c'est ce qu'on appelle le Chemin de la Croix. Le Chemin de la Croix est la représentation des diverses scènes de la Passion, et certes jamais plus beau sujet ne s'est offert à la peinture et à la sculpture. Alors ne devrait-on pas crier anathème contre ceux qui en ont fait une suite de caricatures. Figurez-vous une douzaine de misérables croûtes d'environ un mètre carré, de pastiches faits à la brosse, soi-disant tableaux, qu'on n'oserait pas mettre dans le dernier des cabinets d'amateurs, accrochés à une hauteur de quatre à cinq mètres aux colonnes ou aux pilastres du temple, qu'ils coupent de la manière la plus disgracieuse et la moins artistique, et qui font ainsi le tour de l'édifice. Qu'on mette dans nos églises des Chemins de la Croix, je le veux, mais qu'ils soient dignes du lieu ; qu'on en confie l'exécution à nos bons peintres, à nos habiles sculpteurs, qui sauront bien en harmonier le style et les figures avec l'ensemble de l'édifice.

Parmi les curiosités de Bayonne, on cite sa citadelle : j'ai dit que c'est un genre de monuments que j'aime peu. D'ailleurs, il faut, pour y entrer, une permission de l'autorité, et je n'ai jamais affaire à l'autorité pour mon plaisir.

Je vois, en passant, l'arsenal et une église dont j'ai oublié le nom ; puis la place d'Armes où est le théâtre. Je rencontre, de moment en moment, des chariots attelés de bœufs. On croirait, en voyant leur tête couverte d'une peau de mouton, qu'ils sont poudrés à blanc et coiffés à l'oiseau royal. Le costume pittoresque de leurs conducteurs, et la longue canne, fidèle compagne des Basques, n'attirent pas moins mon attention. Ce pays a conservé sa couleur.

Je traverse une passerelle sur l'Adour. Je n'ai jamais vu de pont si élastique, on y est comme sur une escarpolette. Des femmes s'y promènent, probablement pour s'y faire bercer. Elles ont une grâce de gestes et de mouvements qui semble ici commune aux deux sexes, et que je remarque encore dans un café où l'on est servi par une douzaine d'enfants de dix à quatorze ans : je n'ai jamais vu de serviteurs plus lestes et plus adroits.

Les Bayonnais sont, comme les Bordelais, enthousiastes de leur pays, et ils ont raison. De l'endroit où je suis, j'aperçois les Pyrénées, la citadelle, l'arsenal et l'Adour présentant un vaste bassin où sont de nombreux navires. Cette vue est magnifique.

Les allées Marines sont une agréable promenade ; la rue d'Uzez, la place Grammont, etc., forment le beau quartier de la ville.

Je dîne à table d'hôte. Il y avait bonne compagnie, mais pas une figure souriante : le choléra préoccupe tous les esprits. Ajoutez-y les troubles qui règnent en Espagne, les bandits qui couvrent les routes et dont on exagère le nombre et les exploits ; rien de tout cela n'était propre à égayer les voyageurs.

Les garçons de service savaient profiter de cette préoccupation ; ils enlevaient lestement les plats avant même qu'on y eût touché, de sorte que c'était moins

un dîner à manger qu'on nous avait servi qu'un dîner à considérer. Mon attention s'était d'abord portée sur un plat de petites langoustes de la mine la plus appétissante : je vis un domestique le prendre ; je croyais que c'était pour le servir, mais il ne reparut plus. Il en fut de même des rôtis, et personne n'avait dîné quand on fit courir les plats de dessert : c'était un véritable escamotage et la répétition du repas de Sancho ; mais nous approchions de l'Espagne.

Comme il fallait être levé à trois heures du matin, j'allai me coucher en sortant de table, bien certain que mon dîner ne me pèserait pas sur l'estomac.



## CHAPITRE VII.

Départ de Bayonne. — La Bidassoa. — Irun. — Saint-Sébastien.

Le 31 août, à l'heure dite, j'étais à la voiture, et j'examinais la terrible machine où j'allais éprouver tant et de si longues tortures. Elle se nommait *diligence*, et le père du mensonge, Satan lui-même, en avait été le parrain. Si l'on voyage en enfer, c'est assurément dans de semblables véhicules.

Celui-ci se composait d'une rotonde, de deux coupés, plus de la banquette, sorte de cabriolet couvert, formant les combles ou le grenier de l'édifice, et destiné à loger le conducteur et trois voyageurs en les tassant bien.

Si notre voiture devait se briser, ce n'était certainement pas la faute du constructeur. Un navire, allant au pôle nord, n'a jamais été mieux établi. On n'y avait épargné ni le bois ni le fer, et, en examinant sa vigoureuse charpente, on l'aurait pu croire à l'épreuve

de la bombe. Malheureusement, elle ne l'était pas à celle des cahots. Mais je ne savais pas encore ce qu'étaient ceux d'Espagne. A présent, je le sais.

Tandis qu'on charge, j'examine mes compagnons de route ou, si vous voulez, d'infortune, car le bas, non plus que le haut, ne paraissait avoir été disposé pour la commodité des voyageurs. On aurait pu croire le contraire, et le calcul du constructeur semblait avoir eu pour but de faire entrer dans le plus petit espace possible, une quantité donnée de chair humaine, sans s'inquiéter si elle en sortirait morte ou vivante.

Dans le premier coupé est une grande et belle Espagnole, au visage long, à chevelure noire, ayant le vrai caractère des figures de Ribera. Son mari, plus jeune qu'elle, est beaucoup moins distingué; on le prendrait pour son valet. Elle parle français, lui n'en sait pas un mot.

Dans ce même coupé est une grosse femme de quarante ans, à l'air de reine: c'est au moins une grandesse d'Espagne et de première classe. Je n'ai jamais vu de femme à mine aussi rogue et hautaine.

Dans l'autre coupé sont trois femmes habillées de noir, Espagnoles toutes trois, et se cachant sous leur voile.

La rotonde contient deux hommes à mine insignifiante; une dame âgée et sa suiivante; plus une jeune fille de quatorze ans, dont la place est sur la banquette, mais qui occupe momentanément, dans la voiture, celle d'un voyageur qui doit nous joindre en route.

Dans le cabriolet, ou banquette, est le conducteur, Espagnol pur-sang, qui, lesté, adroit, chantant, criant, parlant ou frappant sur l'attelage, lorsque le postillon oublie de le faire, est tout à ses chevaux et au matériel de sa lourde machine, mais qui ne s'occupe pas le moins du monde des voyageurs.

A côté de lui est un négociant espagnol, établi à Bayonne et allant à Irun.

On voit qu'ici j'étais le seul Français, et le seul aussi avec le négociant, qui ne fuyait pas le choléra.

La petite Espagnole était renvoyée à sa famille, à Madrid, parce que le fléau avait fait irruption dans le pensionnat où elle était à Bayonne.

Les autres dames venaient des bains de mer de Biarritz, près Bayonne, d'où la peur les chassait aussi.

A la difficulté que j'éprouvai pour arriver à ma place, je compris toutes celles que j'aurais à en descendre, surtout quand me manquerait l'*escaleria* : c'était ainsi que notre conducteur, qui ne sait pas le français, nommait l'échelle. Malheureux mot, je ne l'oublierai jamais ! Combien de fois je fus obligé de le répéter, et bien souvent sans succès.

Nous voici à Behobie, méchant village qui termine ici la France, et me rappelle le séjour qu'y fit mon frère, et qu'il a raconté dans une brochure intitulée : *Souvenir des pays basques*. Là, nous traversons la Bidassoa sur un pont qui n'a rien de monumental, et nous sommes en Espagne.

Des douaniers en tuniques et assez propres, nous demandent nos passeports ; ils font semblant de les regarder et nous laissent passer.

Le pays où nous sommes fait partie des provinces basques. On sait que ce peuple, comme celui de Pologne, a été partagé, et qu'il y a des Basques français et des Basques espagnols. Les uns comme les autres sont fort attachés à leur idiome, qu'on dit riche et mélodieux ; véritable langue mère, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Nous ne tardons pas à arriver à Irun, où nous quitte le négociant. Il est immédiatement remplacé par



la petite Espagnole qu'on appelle Manuela. Recommandée à la dame de quarante ans, qui ne pouvait la prendre dans le coupé, celle-ci me repasse la recommandation et me nomme d'office subrogé-tuteur ou chaperon d'une pensionnaire. Manuela, plus noire qu'une taupe et rien moins que belle, était vive comme un lutin et avait de l'esprit comme un diable. Parlant français, elle me servit d'interprète et m'a plus d'une fois tiré d'embarras durant cette long route, où je ne rencontraï que gens mal complaisants et qui ne se donnaient pas même la peine de m'écouter; enfin, ce fut plutôt elle qui fut mon chaperon que moi le sien.

Partout le choléra est le sujet de la conversation: on ne pense plus à autre chose. A chaque station, des groupes s'informent au conducteur s'il y a encore des personnes vivantes dans les pays qu'il vient de traverser.

J'avais cru que l'italien m'aiderait à me faire entendre des Espagnols et à les comprendre moi-même, mais je me trompais. Dans toutes les conversations, je ne saisisais que des bribes de phrases; seulement le mot *choléra* frappait à tout instant mon oreille. Je comptai combien de fois on l'avait prononcé durant quarante minutes, soit dans la voiture, soit sur la route: le chiffre total s'élevait à cent trente-sept fois.

Le conducteur nous montre un logis où six personnes sur neuf avaient succombé: le typhus devait être là pour quelque chose. Quant à celui-là, il faut se méfier des maisons où il a été et se hâter de faire passer les murs à l'eau de chaux.

On visite nos bagages à Irun, mais fort légèrement et sans nous rien demander. Le rechargement de la voiture exigeant toujours quelque temps, j'en profite pour jeter un coup-d'œil sur la ville. Ce n'est pas un Paradis terrestre, tant s'en faut; cependant l'église est



assez belle. Une demi-douzaine de cercueils, en compagnie desquels j'y fais mon entrée, ne l'égaie pas.

Les campagnes environnantes ont un aspect assez pittoresque, et le voisinage de la France fait qu'on n'y a pas encore entièrement renoncé à la culture.

Non loin de là est Fontarabie, qui vaut mieux qu'Irun, mais que nous n'avons ni le loisir ni le désir d'aller voir. On dit que le choléra y fait encore plus de ravages qu'à Irun. Il est vrai que c'est la manière dont on se console ici; chacun prétend que son voisin est plus malade que lui: cela soulage toujours un peu.

Saint-Sébastien, vers lequel nous nous dirigeons, est une ville de bains et de mode, comme Brighton, Dieppe, Boulogne, etc.; c'est là où les fashionables des deux sexes se rendent, l'été, pour les bains. Ils y étaient venus comme de coutume, mais ils s'en étaient allés plus vite encore, car depuis une semaine, à tort ou à raison, Saint-Sébastien passait pour être le quartier-général du fléau, le conservatoire du vrai et bon choléra, de celui qui tue un homme avant même qu'il ait pu atteindre le cordon de sa sonnette, et là-dessus on racontait des histoires à faire frissonner un mort.

C'était pourtant là où nous allions déjeuner; agréables récits pour mettre les voyageurs en appétit. Aussi beaucoup, après avoir déclaré qu'ils ne descendraient pas de la voiture, en fermèrent les portières et les glaces, moyen certain d'intercepter le mauvais air et même le bon; mais il vaut mieux mourir de l'asphyxie que du mal indien: c'est plus national.

En approchant de cette cité redoutable, nous nous trouvons en face d'une montagne qui domine la ville et le port, et d'un effet tout-à-fait nouveau pour moi; déjà nous apercevons ses fortifications et ses bains, que l'on reconnaît aux tentes, hélas désertes! qui couvrent



la plage. Je m'explique ici l'engouement de la mode. Saint-Sébastien, placé sur un isthme au pied des montagnes, est dans une délicieuse position.

Nonobstant les recommandations de mes compagnons et spécialement de ma petite pupille qui ne voulait pas me laisser aller, je descends et me voilà courant la ville tandis que le déjeuner se prépare, opération qui vous laisse toujours du temps de reste dans les posada espagnoles ; car ce n'est qu'au moment où la voiture se fait entendre que le cuisinier ou son aide prend la course pour attraper la poule qu'on écartelera morte ou vivante, pour en faire la fricassée qui va figurer sur la table.

Saint-Sébastien, l'une des villes principales du Guipuzcoa, brûlée en 1813 par les Anglais, a été refaite à neuf et n'y a rien perdu ; ce n'est plus une cité espagnole, mais une ville propre et bien aérée. Je ne comprends rien au caprice du choléra d'aller se loger-là.

L'Urumea, jolie rivière dont on vante les truites et les saumons, l'arrose et la rafraîchit.

C'est non loin de Saint-Sébastien que naquit saint Ignace de Loyola, le père des jésuites et l'organisateur de la plus formidable armée qui ait jamais entrepris la conquête du monde. La phalange macédonienne, les légions de César, les soldats d'Annibal, d'Attila, de Tamerlan, les invincibles compagnons de Cortès, les prétoriens, les strélitz, les janissaires, les terribles bataillons de Napoléon, n'étaient rien comparativement à cette redoutable milice. Depuis longtemps, si on ne l'avait pas arrêtée dans sa marche triomphale, cette terre serait à elle et tous les trônes sous ses pieds. Elle s'est levée de nouveau ; ses mouvements stratégiques se font partout sentir. Déjà ses avant-postes cernent l'Europe et l'étendard de Loyola va, à son tour, voler de clocher

en clocher. Est-ce un bien, est-ce un mal pour l'espèce humaine? Est-ce un pas en arrière ou un pas en avant que nous faisons; un élan vers le ciel ou vers l'enfer? bref, Loyola canonisé par tel pape, damné par tel autre, est-il un saint ou un réprouvé? Que les plus savants en décident; quant à moi, j'avoue naïvement que je n'en sais rien.

J'entre dans une fort belle église. Je me demande si les hommes sont morts; il n'y a que des femmes, et toutes en grand deuil. Un prêtre prie, elles lui répondent ensemble d'un ton si lugubre que j'en suis bouleversé; on se croirait à la veille du jugement dernier.

Je traverse la place. Je vois le théâtre et la douane qu'on m'avait cités, ainsi que la maison des bains, comme méritant l'attention. La citadelle, perchée sur la montagne, couronne ce panorama.

Quand je rentre à l'hôtel, je trouve le déjeuner servi; la faim avait chassé de la voiture quelques-uns de ceux que la peur y retenait. C'était le premier repas espagnol auquel j'assistais. Les domestiques ne découpent ni ne servent. Chaque convive tire à soi un plat, en arrache un morceau et puis le repousse sur la table sans l'offrir au voisin, qui peut en faire autant, s'il lui plaît et s'il en reste.

Cependant, je vois la belle Espagnole découper assez convenablement une volaille. J'en attends patiemment ma part, en me réjouissant de voir une si jolie femme comprendre quelque chose à la politesse et au droit commun. Mais, je l'avais jugée trop favorablement, c'est pour elle qu'elle travaille. Elle enlève les deux ailes et les deux blancs, met le tout dans son assiette, envoie un petit bout d'aile à son mari, et mange le reste.

Les autres plats étaient traités à peu près de la même

manière, et je vis que dans ce pillage, si à mon tour je n'allongeais pas le bras, on ne me laisserait absolument rien. Déjà ce qui restait n'était guère appétissant : c'était la partie brûlée et dédaignée de chaque mets. Je voulus en essayer : c'était immangeable, et je mourais de faim.

Je jetais sur la table dévastée un regard de découragement, quand arriva le conducteur, qui, voyant ce désastre, se fit apporter un morceau de je ne sais quelle bête qui, certes, ne brillait pas par sa mine ; mais la faim n'est pas difficile. Le conducteur me le prouva. Il attaqua bravement le plat. Je ne voulus pas être moins brave que lui.

Puis, vint le dessert ; on ne le servit pas, on le jeta sur la table, mais il n'y arriva que les assiettes ; les convives, plus lestes encore que les garçons, l'avaient saisi au vol.

Quant au vin, c'était ce qu'il y avait de moins mauvais. Pour ce déjeuner, on nous demanda trois francs par tête ; mais, en ma qualité d'étranger, on me retint cinquante centimes sur le change de mon écu de cinq francs, plus vingt-cinq centimes pour la camériste : en tout, trois francs soixante-quinze centimes.

Jusqu'à Saint-Sébastien, les routes se ressentent de notre contact : par pudeur, on les entretient encore un peu. Cela ne devait pas durer, et les dix mules que je vois atteler, m'annoncent que notre lune de miel est terminée.

C'est ici que je commence à prendre des leçons sur la manière de lancer les mules. J'étais aux premières loges pour cet apprentissage qui, d'abord, me parut curieux, mais qui, à la longue, me devint insupportable. La conduite de l'attelage n'est pas, comme en France, confiée à un conducteur unique, cela serait

difficile à cause de la longueur de la file que j'ai vue quelquefois composée de seize bêtes, mules et bœufs, attelées deux à deux. Le conducteur, qu'on nomme mayoral, et qui se tient sur la banquette, est à proprement parler le capitaine. C'est lui qui donne le signal du départ, et au besoin prend le fouet et monte sur le large siège où déjà est assis son lieutenant, le postillon en chef.

Celui-ci est armé d'un fouet gigantesque pour les bêtes éloignées, et d'un fouet plus court pour celles qui sont près. A côté de lui est, non pas toujours, mais assez souvent, une sorte d'aide-de-camp, chargé de descendre pour rajuster les harnais qui se dérangent à tout instant.

Sur l'une des deux mules placées en tête de l'attelage est monté un autre postillon qui les dirige, de manière à éviter les ornières ou les quartiers de roche qui pourraient faire chavirer la voiture.

Le moment le plus intéressant, et qui ne peut manquer d'étonner celui qui n'en a pas l'habitude, est le départ. Ce départ semble être pour les Espagnols un plaisir sur lequel ils ne se blasent pas, puisque partout il attire de nombreux spectateurs qui n'attendent qu'un signe du mayoral pour devenir eux-mêmes acteurs.

Quand le coup de fouet du postillon, annonçant ainsi que tout est prêt, a retenti, les mules, qui savent ce qui va suivre, commencent à lever la tête, puis se mettent à sauter, ruer, se cabrer, sans avancer d'un pas : c'est ce mouvement en avant qu'il s'agit de leur faire faire. Or, faire marcher dix mules, décidées à rester en place, ne serait nulle part chose facile. Qu'est-ce donc en Espagne où elles sont hautes comme des chameaux, fortes comme des bœufs, méchantes comme des démons. Une application de coups de fouet,

qu'on ne peut comparer qu'à une avalanche, tombe sur le corps des furieuses bêtes qui n'en sautent que de plus belle, et sans avancer davantage. Le postillon de la tête talonne les siennes pour les décider à faire un pas en avant, elles en font deux en arrière. Les coups redoublent, accompagnés des jurements du mayoral et des postillons.

C'est alors que la foule des spectateurs commence à entrer en scène, en criant *ra!-ra!-ra!-ra!* cri consacré. Aussitôt les voyageurs de l'intérieur et de l'extérieur, coupé, cabriolet, rotonde, hommes, femmes, enfants, pris du même accès, répètent de tous leurs poumons *ra!-ra!-ra!-ra!* et le vacarme devient terrible.

Quand les coups et les cris ont été inutiles et que la victoire reste aux mules, il y a suspension d'hostilités. Tout le monde en a besoin, car mayoral, postillon, voyageurs et public sont en nage, les mules seules n'en semblent que plus fraîches et plus fringantes; folâtrant entr'elles, en clignant les oreilles, elles ont l'air de croire que tout ceci n'a eu lieu que pour leur donner de l'air et les débarrasser des mouches.

Alors le mayoral, avant de recommencer la guerre, en vient aux conseils et aux exhortations: il nomme chaque bête par son nom ou son grade, car chacune a le sien, la coronella, la capitana, etc., ou bien la Catarina, la Juana, l'Isabella, selon sa couleur ou sa patronne. Alternativement, il prie ou menace; la foule répète menaces et prières, qu'elle entremêle de *ra!-ra! ra!-ra!* toujours *crescendo*. Mais ces damnées bêtes se moquent des suppliants comme des criards: elles leur tournent le derrière en leur envoyant des pétarades; elles hennissent, elles se dressent et, pour s'exciter encore, se mordent à belles dents.

Reste un dernier moyen, celui qu'estiment surtout les amateurs : c'est le bouquet du spectacle, le remède héroïque. Quand il est bien reconnu que les bêtes ne céderont pas aux procédés ordinaires, le mayoral fait, aux spectateurs, un appel de tête qu'ils attendaient avec impatience. A ce signal, tous ensemble brandissant le fouet ou le bâton dont chacun s'est muni et redoublant leurs cris, se ruent sur les mules, et au risque d'être renversés d'un coup de pied ou défigurés d'un coup de dent, ils frappent dessus à tour de bras.

A une invitation aussi formelle, les récalcitrantes commencent à croire que la chose est sérieuse : toutes d'un commun accord cessent leurs ruades, retombent sur leurs quatre jambes et partent au triple galop. Il faut voir alors la joie de tout ce monde, surtout des voyageurs qui ne pensent pas même à la culbute où cela peut les conduire, accident si commun en ce pays qu'on n'en parle guère.

Les mules lancées, vous n'êtes pas quitte de la compagnie des crieurs et des fouetteurs. Ne voulant pas perdre la fin d'un spectacle si intéressant, les plus ingambes suivent l'équipage de toute la puissance de leurs jarrets, criant toujours *ra! - ra! - ra! - ra!* et frappant plus fort que jamais. Si leur fouet ou leur bâton vient à se briser ou leur échappe, ils prennent leur casquette, leur chapeau, leur veste, enfin tout ce qu'ils ont sous la main, et ils ne s'arrêtent que lorsqu'ils tombent sur la route à demi-pâmés.

Telles sont les circonstances qui accompagnent le départ et se renouvellent à chacun des relais qui, heureusement, ne sont pas très-rapprochés. Mais, d'un relai à un autre, vous avez assez souvent des scènes incidentes ; elles ne manquent jamais à la sortie des villages qui précèdent les montées un peu rudes. Là, vous

trouvez d'ordinaire tous les enfants de l'endroit, et parfois même leurs parents, rangés à droite et à gauche de la route, ayant chacun une gaule à la main. Un des chefs de file s'adresse respectueusement au mayoral pour lui demander la permission de frapper : s'il ne répond pas, la troupe se tient à distance des mules, en continuant à les suivre, les yeux fixés sur lui ou le postillon.

Si, l'attelage se ralentissant, le signal désiré est donné, alors poussant un cri de jubilation, ils soulèvent leurs gaules qui, toutes ensemble, retombent sur les mules, et ils continuent à frapper tant qu'ils n'en puissent plus ou que le conducteur dise : assez.

Or, agissent-ils ainsi pour un salaire ? Non, c'est uniquement pour leur plaisir. Ils ne vous demanderont rien ; ils vous paieraient même, si vous l'exigiez.

On a beaucoup parlé des esprits frappeurs : on en parle même encore. Qu'il en existe dans les tables, les chaises et autres meubles, je ne saurais l'affirmer, car je n'en ai jamais vu ni entendu ; mais qu'il y en ait dans la charpente osseuse de l'Espagnol, c'est ce que je ne mets pas en doute.



## CHAPITRE VIII.

Route de Madrid. — Erna. — Tolosa. — Vergara. — Mondragon. — Une rencontre.  
Une victoire. — Vittoria. — Miranda.

Autant que j'en ai pu juger à travers les nuages de poussière que soulevait notre attelage de mules, les environs de Saint-Sébastien sont fort pittoresques, et accompagnent bien cette jolie ville. Le mont qu'on aperçoit est l'Arobi, dont la hauteur est d'environ mille mètres. C'est un point de reconnaissance pour les marins: il est visible en mer à une grande distance.

Il n'y avait plus sur la banquette que le conducteur, Manuela et moi. Nous y étions à l'aise, et, notwithstanding le choléra et les voleurs, que l'arsenal du mayoral m'avait rappelés, je m'attendais à une traversée passable. Mes prétentions allaient même jusqu'à dormir, lorsqu'un gros homme, qu'on hisse à grands efforts de bras et d'épaules, tombe comme un éboulement entre la pensionnaire et moi, et par sa toute puissante pres-



sion me rejetant dans le coin de droite, repousse Manuela vers la gauche. La petite poussa un cri d'effroi. Quant au conducteur, séparé de nous par une espèce de bras de fauteuil, et sûr ainsi de l'intégralité de son territoire, il se souciait assez peu de ce qui se passait sur le nôtre. Cependant trois personnes y étaient en grande peine, presque en danger de mort par asphyxie, y compris notre nouveau compagnon, l'auteur innocent de notre supplice.

C'était une sorte de saint Christophe, aussi grand qu'il était gros. La capote du cabriolet se trouvant trop basse pour la hauteur de son buste, il était forcé de tenir la tête courbée sur la barre de fer du tablier qui, à chaque saut de la voiture, venait lui casser le nez. Aussi fallait-il entendre les soupirs qu'il poussait.

Il n'est ni saint ni héros qui eut tenu à semblable épreuve. Au premier relai, il déclara que ce n'était pas la place d'un chrétien, et il descendit beaucoup plus vite qu'il n'était monté. Je suis convaincu que ce digne homme ne retournera de sa vie sur la banquette d'une diligence espagnole. Hélas ! ce serment je ne le faisais pas encore, mais bientôt le moment vint où je compris qu'il était à faire.

Débarrassée de son terrible voisin, Manuela trépignant de joie criait : *viva*, et moi, non moins satisfait, j'aurais très-mal accueilli celui qui m'eût dit que je regretterais ce Goliath. C'est pourtant ce qui arriva.

Nous nous croyions donc maîtres du terrain, quand se présente une jeune femme avec une petite fille de quatre à cinq ans. La banquette était à quatre places, et nous allions y être cinq. Néanmoins, à la rigueur et en donnant quelque chose à la circonstance, tout pouvait s'arranger. La dame est donc admise : elle était jeune, mais paraissait souffrante ou plutôt effrayée. Une

personne, comme nous le sûmes bientôt, venait de mourir du choléra dans la maison où elle logeait : c'était la troisième depuis huit jours. Elle se sauvait sans même s'être donné le temps de faire ses malles, ainsi que le prouvaient ses robes, ses jupes, ses bonnets, qu'on jetait pêle-mêle sur la bache. On aurait cru voir le *sauve qui peut* d'un incendie.

Il restait à charger un paquet qu'elle avait gardé pour le dernier ; on le lui apporta sur la banquette. Elle l'étendit doucement sur ses genoux et un peu sur les miens ; je pensais qu'on allait le mettre dans le coffre ou sur l'impériale. Mais, quelle ne fut pas ma stupeur, en voyant que c'était un second enfant, âgé d'un à deux ans. Le conducteur, qui, comme moi, n'avait d'abord vu qu'une addition de bagage, entra dans une furieuse colère, et il signifia à la femme de descendre immédiatement. A cette injonction, je crus que cette pauvre créature allait mourir. Je n'entendais pas ce qu'elle disait, elle ne parlait qu'espagnol, mais elle joignait ses mains d'un air si suppliant, et avec une si cruelle anxiété, qu'ému de pitié, je me réunis à elle pour prier le mayoral de la garder. Je savais pourtant bien à quoi je m'engageais ; ce n'était pas à quelques heures de gêne, elle allait à Madrid : c'était pendant deux jours et deux nuits que j'aurais à souffrir. Mais comment résister aux accents d'une mère. Elle promit de garder ses deux enfants sur ses genoux. Moyennant cette transaction, qui satisfaisait plus ou moins au règlement, le conducteur se laissa fléchir.

Remplaçant le gros homme, elle se trouvait ainsi entre la pensionnaire et moi. Elle était assez grasse et Manuela fort rondelette. Sans être gros, j'ai la carrure de ma taille. Le mayoral avait, comme je l'ai dit, une place double ; celle qui me restait, réduite à sa

plus simple expression, était si exigüe que tout mouvement, sauf celui de l'avant-bras, m'était impossible.

Agée d'environ ving-cinq ans, ma voisine semblait appartenir à une classe aisée. Elle avait aux oreilles de belles boucles en vrais diamants, comme l'avait remarqué Manuela avant même qu'elle ne fût assise. Cette parure était plus qu'inutile sur une route d'Espagne, mais, dans son empressement à fuir, elle avait oublié de l'ôter.

Nous arrivons à Ernani que baigne une jolie rivière, l'Urumea, et que domine une montagne. C'est à Ernani, ou dans ses environs, qu'est né Jean d'Urbieta, qui fit, dit-on, prisonnier François I<sup>er</sup> à la bataille de Pavie.

On avait envie de nous y retenir aussi; un officieux vint nous prévenir qu'on avait signalé une bande suspecte, et l'on nous conseillait de coucher là. Le mayoral pensa que c'était une spéculation d'aubergiste embarrassé de ses provisions, et nous passâmes outre.

Deux autres relais nous conduisent à Tolosa, ville de cinq mille âmes, capitale du Quipuzcoa, citée pour l'excellence de ses baïonnettes. On y fait aussi des poêles à frire, des chaudrons, des grils, des tourne-broches. Le remède est à côté du mal, ou ce qui aide à vivre près de ce qui sert à tuer. C'est, autant que je puis le voir, une ville propre, pour une ville espagnole.

Hélas! je ne pouvais en dire autant de la voiture ni même de ma personne. Ma voisine, d'après les conditions faites par le conducteur, avait d'abord tenu sur elle ses deux enfants. La petite fille, qu'on appelait Carolina, y dormait paisiblement. Quant au garçon, débarrassé de l'enveloppe qui avait servi à masquer son introduction, et nu comme le sont, dans cette saison, tous les nourrissons espagnols, manquant de place sur sa mère, il avait commencé à étendre ses jambes sur mes genoux. Les cuisses suivirent et successivement les reins;

ce dont je fus averti par une humidité tiède qui, pénétrant l'étoffe de mes chausses, vint humecter ma peau. C'était un fait accompli, et, toute réflexion faite, présumant que ce ne serait pas le dernier, je me dis qu'il était sage d'en prendre tout d'abord mon parti sans trop m'effrayer des circonstances accessoires, dont je ne pouvais pas dissimuler la probabilité.

Mais il se présenta un incident auquel je ne m'attendais pas. Le nourrisson eut des maux de cœur; sa sœur, qui s'était réveillée, ne tarda pas à l'imiter, et tous les deux se mirent à pleurer. La pauvre mère ne savait auquel entendre. Le petit se calma le premier, mais il s'entêtait à venir s'établir tout-à-fait sur moi, et, tel qu'un vermisseau qui veut changer de feuille, il continuait rondement son mouvement oscillatoire, gagnant toujours du terrain. Que faire contre une résolution si bien arrêtée? Lutter? Il serait revenu à la charge et, tôt ou tard, il aurait vaincu. Il valait mieux céder de bonne grâce: c'est ce que je fis en l'installant sur mes genoux. Le fardeau n'était pas lourd; néanmoins, la mère fut soulagée et put s'occuper de Carolina.

Les relais nous conduisent successivement à Villafranca, Beasin, Ormasteguy, Zumarraya, Villareale, Anzuelo, etc., toutes localités peuplées chacune d'un millier d'habitants, ayant leur clergé, leur église et leur posada, et qui prennent le titre de villes; cités fort inconnues que les dictionnaires et les cartes ne daignent pas toujours mentionner, et qui pourtant devraient l'être, ne fut-ce que pour le pittoresque de leur position.

Il est bien entendu que nous n'en traversons aucune sans qu'un cortège d'amateurs ne viennent inviter notre attelage à l'activité, selon le mode ordinaire; mais ce n'est qu'aux relais qu'on met en jeu les grands moyens. Il faut rendre cette justice aux mules espagnoles, si

elles n'aiment pas à se mettre en route, une fois parties, elles cessent de se faire prier et, à moins de circonstances exceptionnelles, elles font de leur mieux pour arriver.

Vergara, entourée de montagnes et arrosée par une rivière, est dans une position pittoresque. Quatre mille habitants, trois églises, un collège, un marché et quelques belles maisons, en font une véritable ville. Aussi son titre ne lui est-il pas contesté ainsi qu'il est arrivé à plus d'une bourgade qui a, comme certaines grandesses de petite taille, abusé de la qualification. C'est un mauvais calcul de prendre une qualité que l'apparence ne justifie pas ; il est telle localité qu'on traite de bicoque et de laide ville, qui serait qualifiée de joli bourg ou de beau village, si l'on s'était contenté de ce nom.

Nous suivons une vallée qui a sa rivière, qu'on me dit être la Zudora. Elle nous conduit à Mondragon, ville encore, si l'on en juge à ses ci-devant murailles et aux ruines de son château. On cite ses bains sulfureux et ses mines de fer.

Viennent ensuite Arechavaleta, village qui a aussi ses eaux et un bel hôpital ; Ascoriaza, avec son pont sur la Deva ; Salinas, aux maisons crénelées ; Ulibarri, Arroyabade, Durana, Bétono, villages que je n'aperçois qu'à l'aide des lumières dont on éclairait nos mules.

Dans un de ces relais, on n'en laisse que deux couples : on remplace les autres par huit bœufs. Autres bêtes, autre musique. Nos coursiers à cornes ont sans doute le tympan plus dur que nos cavales à longues oreilles, car les cris, les hurlements, les sifflements, qu'on leur jette, sont bien autrement terribles. Quelle foudroyante harmonie!! Et quels remorqueurs que les bœufs ! C'est le cabestan à quatre pattes, mais dont le calme et l'impassibilité me rendent fou d'impatience. Nous faisons

à peine cinquante pas par quart-d'heure. Il est vrai que, montant et descendant sans cesse, notre coche, semblable à ces tortues monstres dont les écailles, grosses comme des chaloupes, se retrouvent encore dans les cordillères, tourne dans un labyrinthe inextricable. Nous passons d'un massif d'arbres à un défilé de rochers; ensuite à un espace ouvert ayant pour ruelle, à un pied de la roue, un précipice de quelques cents mètres; puis nous rentrons dans un autre fourré.

Des torches portées par des hommes qui, sous cette lueur, ressemblent à des spectres rouges, indiquaient tant bien que mal les mauvais pas. Un coup de vent les éteint toutes et nous réduit à notre seul fanal, qui ressemble assez à une lanterne sourde: c'est pourtant notre étoile de salut, et nous comptions sur elle, quand un cahot, comme je n'en ai jamais senti, fait faire à notre véhicule ce qu'en équitation, on appelle un saut de mouton. Je crus bien que c'était le dernier, mais notre vaillant coche ne se troublait pas pour si peu. Au lieu de se jeter à droite ou à gauche, comme l'aurait fait une méchante charrette, il retomba d'aplomb sur ses quatre roues, qui, elles aussi, se piquant d'honneur résistèrent bravement. Notre lanterne seule perdit sa mèche, et nous voilà, avec des précipices derrière et devant, à droite et à gauche, dans une obscurité complète.

C'était la nuit aux mille et un guignons. On ne trouve plus la boîte aux allumettes. Le postillon, qui comptait sur le tabac des autres, n'avait ni briquet ni phosphore; moi, qui ne fume point, j'en avais moins encore; et nos guides, pour une cause ou pour une autre, ne paraissaient pas disposés à nous prêter les leurs. Enfin, le hasard vint à notre aide; la boîte fut retrouvée sous les pieds de Manuela, et le fanal rallumé.

Je ne sais si ce passage subit des ténèbres à un

demi-jour me fascinait ; quoiqu'on ne vit goutte à dix pas, rien ne me paraissait plus beau que notre situation. Mais c'était comme en un jour de bataille : on est très-fier et très-heureux de se trouver en ligne et dans le meilleur ordre en face de l'ennemi, et, pourtant, on n'est pas moins pressé d'en sortir. Les bœufs semblèrent être de cet avis : ils se remirent en mouvement et, petit à petit, ils nous tirèrent de ce mauvais pas.

Nous avons pris sur la route un individu qui, faute d'autre place, s'est juché derrière le conducteur, dans le magasin aux bagages. D'instant en instant, pour respirer, il introduit sa tête dans notre cabriolet. La lumière donne sur son visage, et l'on peut en faire l'analyse. C'est une véritable face de scaramouche ou de troubadour ambulant plus riche de paroles que d'argent, et qui, pour payer son passage, s'est chargé de nous donner la musique. Il est étendu sur le ventre. Dans cette position le maniement de sa guitare ne serait guère facile, aussi repose-t-elle silencieuse à ses côtés, mais sa langue a toute sa liberté. Il a entonné une chanson qui, sauf quelques interruptions nécessitées par les incidents de la route, dure depuis une heure. Une cinquantaine de couplets ont successivement défilé. Ils doivent être bien plaisants, car le mayoral, malgré les soucis de la conduite, et Manuela, nonobstant quelques petits accès de peur, l'accompagnent de leurs bruyants éclats de rire, qui finissent aussi par me gagner, bien que je n'y comprenne pas grand chose. Je devine seulement que le sujet est un combat de taureau, car ces mots : *ahi ! ahi ! toro !* revenaient fréquemment, et un double grognement de l'animal, *hou ! hou !* répondait aux paroles de l'homme, toréador prudent qui, au lieu de combattre, racontait ses prouesses. Cela finissait par un accès d'impatience de l'animal qui,